

### LETTRES TCHÈQUES

Confession personnelle. — Nouveaux « bohémica » dans la littérature française. — Nécrologie : A. Sovn, O. Brézina, A. Jirásek. — *Anthologie de la Poésie tchèque*, Kra.

Une grave maladie, une très grave opération, une longue convalescence, un surcroît de travail en conséquence, des livres restés en panne et qu'il fallait bien terminer, — tout cela a causé une longue interruption de mes chroniques au *Mercur*. Je m'en excuse auprès de ceux qui me font l'honneur de les suivre et même, de les réclamer. Mais il a fallu d'abord défendre ma vie. *Primum vivere, deinde philosophari*, disaient les Romains, et, au fond, ils avaient raison. Aussi ai-je fait ce que j'ai pu pour me tirer de l'étreinte de la Camarde avec autant de bonne humeur qu'il était possible. J'ai même composé, sur mon lit d'hôpital, un petit poème héroï-comique intitulé *La Laryngiade*, qui a paru chez Topic à Prague, en une jolie édition de bibliophiles, avec des dessins de l'excellent humoriste Adolf Hoffmeister, dont les Parisiens ont vu l'exposition il y a trois ans. La critique a bien voulu évoquer, à propos de ce petit livre, l'ombre de Henri Heine. Je me sens un peu écrasé sous cet honneur. Toujours est-il que le sujet du poème est assez curieux : je suis, je crois, le seul poète qui ait subi et chanté lui-même la laryngectomie, et qui ait pu raconter comment il a réappris à parler, sans cordes vocales et sans aide d'appareil aucun, par l'œsophage. Mon ami Jules Romains, qui est venu me voir à l'hôpital au moment où le crayon et le papier étaient encore mes seuls organes d'expression, sera étonné de ce petit miracle dont mes excellents médecins tchèques sont plus responsables que moi.

Je m'excuse d'avoir si longtemps parlé de moi-même : je suis un peu dans le cas de la femme muette de la comédie d'Anatole France, qui usait et abusait de la voix retrouvée. Mais il a bien fallu m'excuser de mon long silence.

Il s'est prolongé d'ailleurs et, je l'avoue sans rougir, par le fait que je ne savais pas bien par où commencer.

J'espère que les lecteurs du *Mercur* ne se sont pas imaginés que la littérature tchèque avait disparu. Si le *Mercur* a

été la première revue qui ait ouvert, il y a plus de trente ans, ses colonnes à cette littérature alors complètement inconnue, on a fait tout de même du chemin depuis. Ce n'est, il est vrai, qu'un commencement, mais c'en est un : depuis la guerre, une dizaine d'ouvrages traduits du tchèque en français ont paru. J'en rappellerai quelques-uns, sans prétendre être complet. La série a été ouverte par les *Têtes-de-Chien* (trad. Tilscher et Maloubier), du grand romancier Alois Jirasek, mort depuis (en avril 1930), et par ma traduction de la célèbre pièce de K. Tchépek, *R. U. R.*, représentée au printemps 1924, par Jacques Hébertot, à la Comédie des Champs-Élysées. Grâce à l'initiative de M. Storch-Marien, poète doublé d'un éditeur très actif, M. Grasset a fondé la bibliothèque *Aventinum*, destinée à faire connaître les œuvres tchèques en France. Par elle, les lecteurs français ont pu apprécier, dans la parfaite traduction de M. Jules Chopin, le génie du grand romancier que fut K. M. Tchépek-Chod. On a eu peut-être tort d'inaugurer la collection par *La Turbine* (2 vol.), œuvre forte, touffue, mais un peu désordonnée et qui prête à des critiques au point de vue de l'architecture. M. Jules Chopin, qui est actuellement, parmi les Français, celui qui connaît le mieux les choses tchèques, a été mieux inspiré en choisissant, pour la Renaissance du Livre, le roman *La Fille de Jaire*, œuvre grouillante de vie et révélant la force et l'originalité robuste de Tchépek-Chod. Le même traducteur a réuni, dans un volume paru chez Bossard, *Les Veillées de Bohême*, un riche florilège des grands conteurs tchèques où figurent Jan Neruda, Jakub Arbes, Alois Jirasek et Roujéna Svobodova, par des contes et nouvelles, J. Vrchlicky et J. S. Machar par des poèmes épiques. Arbes tient une place privilégiée dans ce volume qui ne prétend nullement être une anthologie; ce choix est justifié dans une certaine mesure par l'originalité incontestable de ce romantique attardé, de ce conteur un peu prolix mais qui avait des éclairs de génie : n'a-t-il pas, par son *Cerveau de Newton*, que M. Chopin a eu l'esprit de traduire, devancé Jules Verne et Wells?

La collection *Aventinum* a donné, outre le roman de Tchépek-Chod, *La Géôle la plus sombre*, par M. Ivan Olbracht, dans la probe traduction de M. G. Aucouturier. Ce roman, datant

de 1916, évoque la tragédie intime d'un aveugle, le double martyr de la cécité et de la jalousie. Aussi l'amour devient-il pour lui une geôle plus sombre encore que les ténèbres qui l'entourent. C'est un roman de solide analyse psychologique qui se défendra par sa bonne tenue littéraire. Il fut suivi par le fringant petit livre de croquis, écrits et dessinés, que M. Karel Tchapek a rapporté d'Angleterre. Ses *Lettres d'Angleterre* constituent, en effet, un des plus amusants, des plus capricieux et des plus profonds guides qu'on ait consacrés à ce pays; il faut bien que les Anglais eux-mêmes s'y reconnaissent; puisque la traduction anglaise a obtenu un succès des plus francs. Le dernier volume de la collection, traduit par M. Brun-Laloi, est dû à M. Frania Sramek (pron. Schramek) et porte le titre de *Soldat étonné*. Ce livre d'un impressionniste lyrique qui évoque les sensations plutôt que les idées d'un soldat tchèque contraint à se battre sous l'uniforme autrichien apporte, dans la littérature de guerre, une note très intéressante. Ce n'est pas un roman proprement dit, car l'auteur est une nature essentiellement lyrique et reste un poète lyrique, qu'il écrive des vers, des contes, des romans ou du théâtre; mais on lira avec émotion ces pages vévues, pleines d'une émotion intense et d'une belle acuité de vision.

Cependant, il faut avouer que la collection n'a pas eu, dans la critique, le retentissement que son fondateur espérait. Il faut en chercher la cause dans le choix des ouvrages; pour forcer l'attention de la critique parisienne sollicitée de tous les côtés, il faudrait se placer dans le choix, non pas au point de vue tchèque, mais au point de vue français. C'est une chose, j'en conviens, assez délicate, car elle suppose beaucoup de doigté et une connaissance intime de la psychologie française.

Bien que le nombre de Français connaissant la langue tchèque augmente relativement assez vite, les littérateurs qui sont capables de traduire du tchèque sont plus que rares. Je suis donc très heureux d'en saluer un en M. Joseph Palivec, le prestigieux interprète de Paul Valéry en tchèque. Excellent traducteur de poèmes tchèques en français, M. Palivec, aidé en partie par l'éminent moliériste Francis Baumal, a traduit,

avec beaucoup de finesse et de bonheur, toute une série de morceaux, en prose et en vers, constituant deux numéros spéciaux consacrés à la jeune littérature tchèque : l'un, celui de *La Revue Nouvelle*, donnant un tableau presque complet du mouvement contemporain, est enrichi de quelques sympathiques articles de MM. Georges Petit, Jean Cassou, Ph. Soupault et de Jean Prévost. Le second, celui de la *Revue Européenne*, aussi riche que le premier, contient d'amusantes impressions de voyage en Tchécoslovaquie, dues à M. André Germain. — Signalons encore, pour ceux qui s'intéressent aux choses tchécoslovaques, la vivante et jeune revue hebdomadaire *L'Europe Centrale*, publiée à Prague (Orbis, édit.). Elle est dirigée par le fin et distingué Georges Marôt, qui est secondé, dans la partie littéraire, par l'inépuisable verve de Mme Julia Letty. La revue qui consacre une attention égale à la politique et aux lettres tchécoslovaques, polonaises, yougoslaves, autrichiennes et magyares, sans oublier la France, est une source de documentation aussi précieuse qu'indispensable à quiconque s'intéresse à la vie politique et intellectuelle de ces pays.

Ceux qui voudraient se familiariser un peu avec le passé et le présent de la littérature tchécoslovaque trouveront une matière assez variée dans mes *Etudes Tchécoslovaques* (Edit. Bösard), où j'ai réuni une série d'études et de portraits; on y trouvera, par exemple, un essai sur les rapports intellectuels de la France et de la Bohême depuis le moyen âge, un autre sur la chanson populaire tchécoslovaque, des portraits de A. Jirásek, de V. Dyk, de K. M. Tchépek-Chod, de Karel Tchépek et des tableaux succincts de la poésie, du roman de guerre, du théâtre et de l'art du livre tchèques.

Sous le titre d'*Amours folles*, on a aussi publié quatre nouvelles de M. Jan Havlasa (trad. P. Stehnova et M. Gaillard), dont l'action se passe en Océanie. M. Havlasa, ancien ministre de Tchécoslovaquie au Brésil, a passé une grande partie de sa vie à voyager en Amérique du Nord et du Sud, en Océanie et en Extrême-Orient. Il a à son actif une longue série de livrés de voyages, de nouvelles et de romans où le décor exotique d'une authenticité rare s'allie à un don d'invention très riche et à un art de conteur agréable et facile.

## §

Les deux dernières années ont été des années de deuil pour la poésie tchèque : les poètes Antonin Sova et Otokar Brézina sont morts, l'un en avril 1928, l'autre en mars 1929. Rappelons brièvement la carrière de ces deux chefs de la poésie symboliste dont j'ai salué ici même l'avènement dès 1900.

L'aîné des deux, A. Sova, naquit en 1864, à Pacov, près de Tabor, en Bohême du Sud. Bibliothécaire en chef de la ville de Prague, il fut forcé, par une grave maladie, à prendre sa retraite en 1920; bien que cloué dans son fauteuil, il ne cessa pas de créer jusqu'à la mort.

Du réalisme fin de ses débuts, il passa à un impressionnisme nerveux qui s'accroît et s'approfondit dans le lyrisme déchirant de son *Ame brisée* et dans le pessimisme irrité de ses *Tristesses apaisées*. Ce fut vers 1897. Peu à peu, le poète quitte les solitudes glacées où il s'était réfugié et revient vers l'homme. Avec une éloquence quelquefois un peu diffuse, il salue l'utopie d'une société nouvelle fondée sur la fraternité humaine, dont il appelle et espère l'avènement. Dans une série de recueils où l'élan pathétique de symbolisme social alterne avec un lyrisme intérieur d'une prodigieuse douceur musicale, Sova chante sa souffrance personnelle, son amour et sa haine. Écoutant attentivement la pulsation de son époque, il en dit les crises morales. Sa sensibilité, toujours révoltée, toujours fiévreusement émue, son vers large, vibrant, martelé par la passion et par les idées, traversent une évolution dont les *Aventures du courage*, *Vers lyriques de l'amour et de la vie* et les *Luttes et destinées* (1910) marquent la ligne ascendante. Ayant vaincu la souffrance personnelle, le poète en arrive à des accents hymniques d'un optimisme spiritualiste, il retrouve la joie simple de ses souvenirs d'enfance. Il se mêle aux foules, à la vie fiévreuse de l'époque moderne, il exalte l'énergie créatrice et le travail qui est la « prière des bras ». Il s'incline humblement devant Dieu, il se penche vers la terre natale. Une sécurité ardente, une vague d'amour pour tous les vivants, si humbles qu'ils soient, et une foi généreuse en l'avenir de l'humanité baignent les derniers recueils du poète (*Fraternité saignante*, *Le Printemps du poète*, *Poèmes*

*d'un cœur non égoïste, Espérances et douleurs*). — A côté de sa production lyrique, A. Sova a donné plusieurs volumes de prose d'une sensibilité très fine et d'une analyse psychologique très profonde. Néanmoins, c'est dans le lyrisme intuitif et personnel qu'il atteint à une véritable grandeur.

Le soin de publier l'œuvre complète de A. Sova a été confié, par l'éditeur Storch-Marien, à l'éminent critique Arne Novák.

Le plus grand poète spiritualiste contemporain, Otokar Brézina, n'a presque pas de biographie. Né à Potchatky, en Bohême, en 1868, d'une famille d'humbles artisans, Vaclav Yébavy — tel était le nom civique du poète — a passé sa vie de philosophe solitaire dans de petites villes de Moravie, notamment à Yaromiéritsé, où il est mort et où il a été enterré. Il était instituteur : lorsque l'Université Maseryk de Brno lui offrit une chaire, le poète refusa de quitter sa solitude méditative. Par contre, l'évolution de la pensée créatrice et du génie poétique de Brézina a décrit une magnifique courbe pour atteindre à un mysticisme métaphysique d'une beauté sublime.

Ayant débuté en 1895 par des poésies où une savante esthétique parnassienne se combinait avec le pessimisme amer d'un être maladif et avec la rêverie mélancolique d'une âme trahie par la vie, il évolue vers un spiritualisme mystique de la plus haute envolée, nourri de la pensée des Hindous autant que par le mysticisme chrétien et par les sciences exactes. S'étant libéré de tout égotisme et pessimisme, ayant vaincu l'obsession de la mort et de la douleur, c'est par l'amour et par le travail qu'il arrive à l'apaisement intérieur. Une lumière surnaturelle inonde l'âme du poète qui a compris la loi mystérieuse de l'harmonie cosmique, la loi de l'unité intérieure de toute la création. Cette conception moniste conduit le poète à une religion de l'amour, car, dit-il, « il n'y a qu'un homme d'un pôle à l'autre, au même sort cosmique et au même secret, il n'y a qu'une seule unité mystique dans les millions d'êtres qui ont existé, qui existent et qui existeront ». La souffrance et la douleur sont vaincues et s'effacent devant la foi métaphysique du poète qui chante la gloire de Dieu, la beauté et la grandeur du sacrifice, la grandeur de la fraternité hu-

maine. Des millions de mains forment une chaîne magique qui embrasse toute la terre, et les cœurs, les mondes et les étoiles chantent un dithyrambe en l'honneur de la Vie et du Créateur.

Jamais, avant O. Brézina, la poésie tchèque n'avait atteint à cette élévation de pensée; jamais elle n'était arrivée à une telle splendeur d'images, à une telle hardiesse d'architecture, à une telle puissance d'instrumentation; jamais la langue tchèque n'avait été maniée avec plus d'éclat et avec plus de pieuse maîtrise. Avec Paul Claudel et Paul Valéry, O. Brézina marque le plus haut sommet de la poésie contemporaine.

Toute la pensée du poète est contenue en cinq volumes de poésie publiés coup sur coup : *Lointains mystérieux* (1895), *Aube à l'Occident* (1896), *Vents venant des pôles* (1897), *Constructeurs du Temple* (1900), *Les Mains* (1901). Ayant dit ce qu'il avait à dire, le poète s'est renfermé dans le silence; ce n'est qu'un volume d'essais, *La Musique des Sources*, qui est venu compléter son œuvre poétique.

### §

Les journaux et les revues du monde entier, de l'Amérique latine au Japon, ont annoncé et commenté la mort, en mars dernier, du romancier historique Alois Jirasek, qui fut comme l'incarnation du génie de la race tchèque et de ses plus belles traditions. En lui faisant des funérailles vraiment royales, la nation tchèque a tenu à exprimer sa reconnaissance émue à celui qui fut non seulement un grand et probe écrivain, mais un des plus vaillants ouvriers de sa libération.

Le rôle national qu'a joué Alois Jirasek pendant la guerre, où, en l'absence des chefs politiques exilés ou emprisonnés, il fut reconnu tacitement pour chef de la nation, a pu, en quelque sorte, éclipser les qualités purement littéraires de son œuvre. La critique tchèque a d'ailleurs longtemps attendu, avant de l'apprécier à sa juste valeur, la lente mais sûre maturation de son génie qui s'est poursuivie pendant cinquante ans pour donner, au début de la guerre, *Les Ténèbres*, qui marquent le sommet de l'évolution de l'auteur. C'étaient justement les critiques se piquant le plus d'eupéanisme qui, aveuglés par le snobisme, ont longtemps méconnu une des

plus réelles valeurs de la littérature nationale. La sobriété classique du style sans recherche, mais d'une beauté saine, nourri de la sève populaire, leur a semblé être « sans éclat ». La fidélité au sol national leur est apparue comme un régionalisme étroit, et le créateur d'une nouvelle conception du roman historique s'est vu taxé de « chroniqueur » ennuyeux. Les vastes fresques sur lesquelles tout un peuple vit, combat, souffre et respire laissent peu de place à une psychologie fouillée de l'individu : souvent, l'auteur applique la manière épique de caractériser les héros par des épithètes constantes, procédé qui a été interprété comme un manque de psychologie.

Dans un petit essai sur Alois Jirasek, publié au lendemain de sa mort, j'ai voulu réagir contre ces erreurs critiques et dégager l'originalité de celui qui a créé un nouveau type du roman historique. J'ai tâché, en quelques phrases rapides, mais basées sur vingt-cinq ans d'intimité de l'homme et de l'œuvre, de faire comprendre que c'est précisément ce pur caractère tchèque qui fait la grandeur de l'œuvre de Jirasek ; j'ai insisté sur le fait que son noble et ardent nationalisme, qui a fait de lui le dernier des « réveilleurs », ne s'exprime point au détriment de son art ; qu'il lui imprime, au contraire, une richesse et une force particulières et l'élève au-dessus des limites de la simple littérature. J'ai exprimé, somme toute, ma profonde conviction que l'œuvre de Jirasek appartient, sinon dans la totalité, en grande partie certainement, à la littérature de haute classe, n'en déplaise au *Monde Slave*. Elle restera peut-être, en raison de son caractère spécial et de ses dimensions, inaccessible au public étranger : elle n'en constituera pas moins une des plus précieuses parties de l'apport de l'esprit tchèque au patrimoine commun de la littérature universelle.

### §

Au moment où je corrige les épreuves de cette chronique, les Editions Kra mettent en vente mon *Anthologie de la poésie tchèque*. Je ne puis que signaler ce livre, qui embrasse la poésie tchèque depuis les débuts du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux jeunes poètes contemporains du groupe *poétiste*. Je l'aurais voulu

plus complet encore : des raisons d'ordre matériel m'ont empêché d'exécuter ce dessein. Tel quel, le livre présente 177 poèmes, dont une dizaine dans une traduction de MM. Jules Chopin, J. Palivec et F. Baumal. Ayant exposé dans la préface les principes qui m'ont guidé dans le choix et dans la traduction, je m'arrête là, persuadé que les lecteurs de *l'Anthologie* y feront quelques connaissances des plus intéressantes.

H. JELINEK.

### OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Hans Mohs : *General-Feldmarschall Alfred Graf von Waldersee in seinem militärischen Wirken*, Berlin, R. Eisenschmidt, 2 vol. — P. Azan : *Les Belges sur l'Yser*, Berger-Levrault. — Colonel House : *Papiers Intimes*, tome III, Payot.

La guerre mondiale a été perdue par l'Allemagne parce que son gouvernement a voulu exécuter le plan de Schlieffen. Le livre du général Hans Mohs, *L'action militaire du maréchal Waldersee*, renseigne sur les plans qui ont précédé celui-là.

Né en 1832 et fils d'un général, Alfred de Waldersee devint officier d'artillerie. Reconnaisant lui-même l'infériorité de son instruction dans la technique de cette arme, il chercha à faire son chemin dans l'*adjutantur* et fut successivement officier d'ordonnance de deux généraux, puis de deux princes. Il obtint aussi d'envoyer ses solutions aux problèmes posés aux élèves d'état-major; elles plurent, et le 16 août 1866 il fut nommé au grand état-major et y réussit si bien qu'en 1881 il fut adjoint à de Moltke; lui-même l'a raconté ainsi :

Vers 1875, l'ardeur au travail et peut-être la capacité de travailler de Moltke diminuèrent notablement... La responsabilité de ses subordonnés en augmenta... Le service était en retard, ce qui donnait lieu à des plaintes du ministère où régnait un état de choses analogue... En 1877 ou 1878, le chef du cabinet militaire fut chargé de sonder de Moltke sur le choix d'un adjoint. Le maréchal répondit : « Si S. M. ne me croit plus capable de remplir mes fonctions, qu'Elle me donne mon congé. » Le résultat de la démarche se trouva ainsi réglé.

Mais en août 1881, Moltke ayant fait l'éloge de Waldersee au ministre de la Guerre Kameke, celui-ci lui répondit : « Pre-